



Germanica

23 | 1998

**Le roman historique dans les pays scandinaves au XX^e
siècle**

L'Histoire revisitée

À propos du roman historique romantique de Ricarda Huch

Über Ricarda Huchs romantische Geschichtsromane

Georges Ueberschlag



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1278>

DOI : 10.4000/germanica.1278

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1998

Pagination : 163-177

ISBN : 0984-2632F

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Georges Ueberschlag, « L'Histoire revisitée », *Germanica* [En ligne], 23 | 1998, mis en ligne le 27 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1278> ; DOI : 10.4000/germanica.1278

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

L'Histoire revisitée

À propos du roman historique romantique de Ricarda Huch

Über Ricarda Huchs romantische Geschichtsromane

Georges Ueberschlag

- 1 Les romantismes se tournent volontiers vers le passé, vers le monde qui fut et vers ses héros. Cela leur permet de trouver ailleurs des raisons d'espérer, de rendre moins hypothétique leur quête d'un nouvel âge d'or. L'histoire leur est donc à la fois un refuge et une école, un réservoir d'images et d'événements instructifs qui sollicitent l'imagination de celui qui cherche à reconstituer le passé.
- 2 Ricarda Huch, dont l'œuvre se situe dans le sillage du néo-romantisme allemand, n'a pas échappé à cette fascination de l'histoire. A cause d'un amour impossible et scandaleux, auquel elle ne voulait ni ne pouvait renoncer – elle était tombée éperdument amoureuse de son cousin et beau-frère Richard Huch, bel homme et avocat séduisant, de quatorze ans son aîné, mari de sa sœur Lily, un amour encouragé par un Richard dominateur, ils avaient même esquissé une fuite à deux vers d'improbables horizons sud-américains – elle est obligée par sa famille de s'exiler à l'âge de 23 ans.
- 3 Elle quitte donc le havre familial de Braunschweig et la relative opulence d'une famille patricienne, bien que sur le déclin, pour aller s'installer à l'étranger, à Zurich. Elle s'y inscrira aussitôt à l'université pour y faire des études d'histoire. C'était une étudiante à l'esprit critique, comme elle le souligne elle-même dans ses souvenirs «Frühling in der Schweiz», pleine d'admiration pour des professeurs dont elle ne partageait cependant pas toujours la façon de concevoir l'histoire. Les cours d'histoire du Moyen Age du professeur Meyer von Knonau, un aristocrate conservateur, et ceux d'histoire moderne du professeur Alfred Stern l'intéressaient particulièrement. Elle restera en relations avec ce dernier, bien qu'il fût un disciple de Ranke, que Huch récuse expressément, car, dit-elle, ce Ranke n'accordait d'importance en histoire qu'au « dessus du panier ». Plus tard, lorsqu'elle se documentera pour ses ouvrages ou ses romans historiques, il lui arrivera plus d'une fois de demander les conseils du professeur Stern. A l'âge de 27 ans, le 18 juillet 1891, elle passe son doctorat d'histoire en ayant choisi comme sujet « La

Neutralité de la Confédération helvétique pendant la guerre de succession d'Espagne », devenant ainsi la première femme allemande à obtenir ce titre universitaire envié.

- 4 Dès cette époque il est clair pour elle qu'elle deviendra écrivain, non seulement pour sublimer un amour dont elle continue à entretenir la flamme, mais aussi parce qu'elle ressent un besoin incoercible de créer. Pour gagner sa vie elle accepte d'abord de travailler à la Bibliothèque municipale de Zurich, où elle se familiarise avec les vieux documents, y trouvant une nourriture idéale pour sa passion de l'histoire.
- 5 Ses premières publications témoignent déjà de la double polarité entre laquelle évoluera toute son œuvre : fiction et histoire. «Ich liebte die Geschichte, écrit-elle, als den Stoff, in den meine Phantasie hineingriff¹». Deux petites œuvres de jeunesse, «Der Bundesschwur» (1891), publié sous le pseudonyme de Richard Hugo, et «Evoë» (1892), présentent sous forme dramatique des sujets historiques tirés du Moyen Age et de la Réforme. Elles sont immédiatement suivies d'une nouvelle historique, «Die Hugenottin», (1893), dont l'action se passe au début du XVIII^e siècle.
- 6 L'histoire lui fournit des thèmes passionnants, des illustrations de cet abîme entre les êtres qu'elle vit dans sa chair et qu'elle cherche également à exprimer dans ses œuvres de fiction, dans ses poèmes, et en premier lieu dans le roman autobiographique de sa passion amoureuse «Erinnerungen von Ludolf Ursleu dem Jüngeren» (1892). Ce fut son premier grand succès. Mais la page de l'aventure avec Richard ne sera pas tournée pour autant². Cependant, comme elle l'écrit à son mentor littéraire, l'écrivain suisse Josef Viktor Widman, au lieu de se contenter d'un amour platonique et lointain pour son cousin, elle préfère trouver une compensation dans l'art et la science³.

Une « nécessité intérieure »

- 7 Le roman historique sera-t-il alors une sorte de dédommagement, de remède pour une vie où les sentiments exaltants sont condamnés à couvrir en secret ? Pour justifier sa création, R. Huch ne s'est jamais souciée de considérations théoriques, et elle écrit encore moins pour suivre une mode. En effet, dans les années 1890, le roman historique était assez peu prisé. Après avoir connu quelques éloges avec Conrad Ferdinand Meyer notamment, il se trouvera relégué pour de longues années dans le domaine de la Unterhaltungsliteratur et de la Heimatkunst⁴.
- 8 Dans le choix de ses sujets, Ricarda Huch s'est toujours réclamée d'une sorte de « nécessité intérieure » – eine innere Notwendigkeit und Berufung – tout en sachant très lucidement que celle-ci aussi pouvait avoir des motivations et des causes très extérieures et très concrètes. Il y en a au moins deux, en l'occurrence, qui expliquent pourquoi Huch s'est tournée vers l'histoire. En premier lieu son besoin de trouver un ancrage dans la vie et une certaine stabilité après les ballottements de la jeunesse. «Ich sah auf einmal, écrit-elle à la première page de l'Ursleu Roman, dass es nichts und gar nichts gibt, was im Leben einen festen Stand hat. Das Leben ist ein grundloses und uferloses Meer; ja, es hat wohl auch Ufer und geschützte Häfen, aber lebend gelangt man dahin nicht. Leben ist nur auf dem bewegten Meer, und wo das Meer aufhört, hört auch das Leben auf... Häfen sind am Ufer, das ist das Jenseits⁵». Ce roman, qui est l'histoire d'une passion exclusive et le récit de la décadence d'une grande famille patricienne, est une catharsis pour échapper aux tortures et aux incertitudes d'une subjectivité exacerbée.

- 9 Dépassant son égocentrisme, Huch cherche à approfondir ses études d'histoire, à la rencontre d'un monde auquel se raccrocher, et c'est un deuxième facteur d'explication de cette nécessité intérieure dont elle se réclame. Celle-ci la pousse à se ressourcer au contact de personnalités entières et achevées, mais ses héros et leurs « gestes » – starke Gebärden – elle ne les trouvera pas dans le présent. D'où son manque d'intérêt pour la politique durant toute la première moitié de sa vie. Elle les trouvera, en revanche, dans le passé, dans un certain passé.
- 10 S'étant mariée, par sympathie affectueuse, avec un Italien, le Dr Ermanno Cecconi, dont la beauté latine la séduit, elle s'installe à Trieste, où la vie lui paraît bien monotone, « intellectuellement insipide », malgré la vivacité et la gaieté naturelle de la population. Elle se plonge donc dans l'étude de l'histoire de l'Italie moderne, encouragée par son ancien professeur de Zurich, Alfred Stern. Et là, elle trouve ce à quoi son cœur aspire, des formes d'existence qui répondent à l'idéal qu'elle porte en elle. Entraînée par le bonheur de cette découverte, elle se met à écrire les « Geschichten von Garibaldi » (1906, 1907), un récit épique de la lutte pour l'unité italienne dont Garibaldi est le guide et le héros. Ce récit, intitulé « roman », s'en tient assez fidèlement à la documentation historique, aux sources. Il n'y a aucune intrigue fictive ou romanesque autour de laquelle viendraient se greffer les faits et gestes des héros de l'indépendance. Lorsque certains critiques et éditeurs lui reprocheront que son livre n'est pas assez « divertissant et romanesque », au sens de la Unterhaltungsliteratur, bref pas assez populaire, Huch se montre très déçue, rétorquant qu'elle n'avait pas du tout eu l'intention d'écrire un vrai roman, ou un roman divertissant. Le mot roman figure cependant effectivement, de par la volonté de l'éditeur, en sous-titre sur la couverture du livre. Et il en sera de même pour son ouvrage suivant consacré à un autre héros du Risorgimento, « Das Leben des Grafen Federigo Confalonieri ». Dans cette biographie romancée – présentée encore comme un roman – la fidélité aux événements de l'histoire est tout aussi rigoureuse que dans « Garibaldi ».
- 11 Le jeune et beau comte milanais Confalonieri avait été le chef de la rébellion contre l'Autriche. Pris dans les filets de la police, il fut condamné à mort. Au dernier moment sa peine est commuée en prison à perpétuité, et le martyr semble perdre son aura. Il passera onze années derrière les barreaux. Mais ce sont ces années-là, plus que son acte héroïque de résistance, qui donnent un sens à sa vie. Lui, l'homme d'action, est condamné à une inactivité totale. Il se livre alors à la dernière des batailles, la seule possible encore, celle qui consiste à se vaincre soi-même. Et le roman de Huch retrace fidèlement son évolution psychologique, l'histoire d'une âme, pour ainsi dire, qui va vers sa rédemption. Lorsqu'il est enfin libéré, il est devenu étranger au monde et à la vie, et passe parmi les siens comme un mort vivant. Mais la jeunesse italienne finira par se reconnaître dans son exemple, qui lui enseigne qu'aucune résistance n'est brisée tant que le cœur n'est pas brisé.
- 12 Cet ouvrage aurait pu prendre la forme d'un monologue dramatique, mais Huch a choisi le dialogue, non seulement pour donner vie à son récit, mais aussi parce que face à Confalonieri il y a les représentants du Mal, le juge d'instruction et surtout l'ombre du tyrannique empereur François I. A-t-elle donné ainsi une image authentique de son héros ? Ce problème-là, celui de la vérité historique, ne se pose pas pour elle en des termes très classiques, tout comme le souci de la bonne intrigue. Sa démarche consiste à présenter sciemment au lecteur une image de Confalonieri qui lui soit personnelle, découlant d'une conviction intérieure, et à la lui faire partager.

- 13 Bien sûr, elle n'ignorait pas le doute, ni parfois le découragement devant son entreprise. Était-il possible, en fait, de saisir, de décrire la personnalité d'un être qui a vécu dans le passé, de reconstituer les événements qui l'ont entouré ? Elle rappelle qu'il y a de nombreuses représentations de grands génies comme Napoléon ou Goethe, et qu'aucune, ou presque, ne ressemble à l'autre. Car chacune correspond à la conception que l'artiste avait de son modèle, à l'influence qu'il en a subie. De sorte qu'il n'y a pas à vrai dire d'image objective possible. Le processus créateur dans le roman historique, c'est la poétisation d'une réalité donnée pour en saisir la finalité profonde, et non pas une imagination débridée à l'œuvre. Il serait donc faux de croire que Huch ne se sert de l'histoire que comme d'un prétexte ou d'un tremplin, à l'image de ce que Goethe disait un jour à Eckermann à propos du drame « Il comte di Carmagnola » (1820) de Manzoni : «Für den Dichter ist keine Person historisch, es beliebt ihm seine sittliche Welt darzustellen, und er erweist zu diesem Zweck gewissen Personen aus der Geschichte die Ehre, ihren Namen seinen Geschöpfen zu leihen.»
- 14 Telle n'est pas sa perspective, elle ne cherche jamais à faire « honneur » et encore moins à faire violence à l'histoire, par respect pour ce qu'elle est. Il faut chercher le sens au plus profond des événements, et non pas l'apporter comme un a priori. Herausdeuten, et non pas hineindeuten.

Le roman-tableau

- 15 La conversion à l'histoire s'est confirmée chez Huch au cours de son séjour à Trieste. Lorsqu'elle divorcera avec son premier mari pour épouser – enfin, et à sa grande et rapide désillusion ! – le bel amour de jeunesse, le cousin Richard, elle continuera à chercher un refuge dans la fréquentation du passé.
- 16 Cette fois-ci, c'est vers le Saint Empire Romain Germanique qu'elle se tourne, avec ses structures sociales en lutte et en devenir permanents. Mais assez curieusement elle choisit de décrire ce corps gigantesque dans sa phase de décomposition, dans un ouvrage monumental, «Der grosse Krieg in Deutschland».
- 17 C'est un des sommets de sa création littéraire, un livre de plus de 1200 pages qui comporte trois volumes intitulés : Das Vorspiel, Der Ausbruch des Feuers et Der Zusammenbruch. Il est classé, lui aussi, par l'éditeur et par les critiques, dans la catégorie du roman historique. Même Wilhelm Emrich, qui a dirigé l'édition des œuvres complètes de Ricarda Huch, présente l'ouvrage comme un roman. Huch cependant, qui se méfiait des étiquettes, avait prudemment évité ce terme. Son ouvrage comportait en sous-titre : «dargestellt von Ricarda Huch». Il s'agit donc dans son esprit d'une Darstellung, d'une présentation, d'un tableau. Et en effet, elle nous donne une peinture colossale sous forme de mosaïques, une symphonie époustouflante qui couvre un demi-siècle d'histoire allemande.
- 18 Son idée fondamentale en s'attaquant à cet ouvrage, elle l'a maintes fois répété, a été de donner une image de la fragilité et de l'inconstance de la vie, une autre image que celle de «Ludolf Ursleu». Mais dans l'un et l'autre, la conviction est la même : «es gibt nichts, was im Leben einen festen Stand hat». Pour illustrer cette idée, elle entreprend de nous donner une reconstitution poétique d'une catastrophe historique gigantesque, la décadence du Saint Empire. Ce n'est donc pas l'Empire dans son glorieux épanouissement qui séduit sa plume, mais l'Empire dans la phase tragique de son histoire.

- 19 Le thème de la guerre de Trente Ans est évidemment très attractif pour un écrivain. Il avait déjà été traité par Schiller dans sa «Geschichte des Dreissigjährigen Krieges», et il sera repris après Ricarda Huch par Döblin et Golo Mann. Certes, il pourrait être tentant de comparer et de rapprocher ces œuvres. Mais tel n'est pas notre propos ici. Signalons simplement que Schiller, tout comme Huch, traite son sujet en poète. Mais son récit suit un tracé linéaire, comme dans un drame, alors que Huch l'aborde en poète épique, multipliant les détails pour ressusciter la vie. Il n'y a dans le livre de Huch – faut-il l'appeler roman, tableau ou épopée ? Ou les trois à la fois ? – ni ordre linéaire ni même ordre chronologique. Le récit fait d'ailleurs fi de la chronologie officielle de la guerre de Trente Ans. Il commence déjà en 1585 et ne se termine qu'en 1650, illustrant ainsi le fait que l'auteur ne décrit pas une guerre, mais la vie d'un peuple dans une époque de désintégration sociale.
- 20 «Der grosse Krieg in Deutschland» ne présente, à vrai dire, aucune intrigue, ni même de fiction véritable. L'auteur s'appuie exclusivement sur ses documents historiques, en leur donnant une forme romanesque⁶. Il n'invente aucun personnage. D'après son propre témoignage dans son essai «Geschichte und Gegenwart» (1932), Huch voulait renouveler au xxe siècle l'exploit des anciennes épopées – «ein historisches Geschehen auf moderne Art, aber im Sinne der alten Epen zu schildern, nämlich mit Hervorhebung der volkstümlichen Motive und eingebettet in die allgemeinen Vorstellungen des Volkes, also sagenhaft und mythisch⁷». Cet argument, donné a posteriori et avec la distance de l'âge, ne rend cependant pas compte de l'intention immédiate au moment où elle écrivait. S'il fallait conjurer le passé, c'était dans un but pédagogique, mais en aucun cas en l'actualisant, c'est-à-dire en prenant position dans les conflits politiques présents. Cette attitude d'engagement ne prévaudra, notons-le, que dans la troisième phase de sa création littéraire, à partir de 1933. Elle prendra alors clairement position, dans divers essais et dans sa monumentale «Deutsche Geschichte», mais jamais sous la forme allusive, déguisée ou romanesque. Ce qu'elle aura à dire alors, elle ne chargera pas des tiers de le dire.
- 21 Pour bien camper son sujet, Ricarda Huch nous raconte en ouverture de «Der grosse Krieg in Deutschland» la tragique histoire de Jakobe von Baden, jeune princesse catholique mariée contre son gré au duc protestant Jan Wilhelm von Jülich-Cleve, un homme dégénéré qui sombrera dans la folie. Enchaînée à un homme qu'elle détestait, cette femme, forte et « belle comme l'aurore », qui n'a pas pu donner d'héritier à la famille, se trouve au centre d'intrigues pour la succession et finit par être torturée et assassinée. L'intention de l'auteur est claire, il s'agit de montrer que la décomposition du monde commence par la décomposition des liens au sein du microcosme qu'est la famille, et que la femme en est la première et principale victime. Tout le livre est une longue succession de scènes historiques prises dans toutes les couches de la population, diverses et vivantes, d'où n'émerge aucun héros principal qui serait une sorte de garant de l'unité du récit. Il est donc à peu près impossible de le résumer, et le reproche d'excès d'endettement que lui feront des critiques est sans doute assez facile, mais ne va pas au fond des choses.
- 22 Le véritable centre autour duquel gravitent tous les épisodes de ce roman-tableau, c'est la guerre elle-même, ou plutôt le peuple allemand qui en souffre et qui en est la victime, paysans affamés, bourgeois affolés, enfants ballottés, femmes battues et violées, soldats mourants. La pauvreté, matérielle ou morale, est leur commun dénominateur, et le récit de ces destins sacrifiés soulève la lancinante question de la justice sur terre. Les

événements suivent une logique qui échappe à l'homme. La vie est un paradoxe, et les polarités exacerbées ne sont prêtes à aucun compromis.

- 23 Ce sont les idéaux « masculins » qui, aux yeux de Huch, rendent la guerre inévitable, la fidélité de l'homme à des principes abstraits ou à sa propre soif de puissance, alors que la femme apparaît rarement comme mauvaise. Même lorsqu'elle commet des crimes, on découvre que le mobile secret en est un amour excessif ou contrarié. Et surtout, la religion n'est ni son domaine spécifique, ni son apanage. La guerre n'est devenue guerre de religion qu'à cause de l'appétit de pouvoir des princes. Le refus de Huch d'une société menée par des idéaux qu'elle qualifie de masculins, explique d'ailleurs son antipathie viscérale pour le Reich bismarckien, honni et détesté comme « undeutsch ».
- 24 Très peu de personnages de ce roman-tableau sont capables de s'élever au-dessus de la mêlée, surtout pas les princes. Huch nous en décrit trois, l'astronome Kepler, le compositeur Schütz et le poète Spee. Ils sont porteurs des intentions profondes du récit. Kepler refuse d'abandonner ses frères protestants et de se convertir au catholicisme pour de simples avantages matériels. Il sait que le Bien ou le Mal ne s'identifient pas à l'un ou à l'autre camp. Schütz, le musicien des dissonances qui se résorbent, sait que chaque note a son importance et peut trouver sa justification aussi bien dans la lumière d'une dominante qu'à son ombre. Quant au poète catholique Spee, il est l'apôtre d'un sentiment humanitaire qui dépasse les partis. « Il savait, écrit Huch, que Dieu était avec lui lorsqu'il soignait ceux qui souffrent et empêchait de nuire ceux qui torturent ».
- 25 On peut évidemment se demander si la description compatissante des destinées tragiques qui jalonnent tout l'ouvrage, est compatible avec la nécessaire distance de l'historien qui veut faire vrai. Certes, il est toujours difficile de concilier le cœur et l'objectivité. Mais Huch la protestante ne s'identifie à aucun camp et cherche vraiment à donner une image honnête des divisions politiques, confessionnelles ou sociales de l'Allemagne du xvii^e siècle. Elle laisse le lecteur seul face au récit, et ne dispense ses sympathies que dans les nuances. Faire vrai, certes, mais que signifie ce précepte ? La description de la mort atroce d'une femme brûlée comme sorcière lui semble à ce propos plus révélateur de la réalité historique que celle de Wallenstein, par exemple.
- 26 La description de ce chaos événementiel qu'était la guerre de Trente Ans, courait évidemment le risque de devenir elle-même chaotique. Huch a su éviter cet écueil, autant que faire se peut pour un esprit romantique, grâce à son art de la composition et grâce à son style. Son art de la composition face à une telle montagne de documents historiques revêt un caractère musical. Dès le début elle crée un rythme du récit qu'elle maintient tout au long des pages, tout en y introduisant des variantes. Ce rythme réunit entre elles les phases du récit, aucune dominante ne s'impose vraiment, aucun personnage, tout est en devenir, et les notes résonnent à travers de longues pages. L'importance symbolique du simple fait divers par lequel débute le récit, le mariage de Jakobe von Baden en 1585 dans le château de Düsseldorf, n'apparaîtra que bien plus tard, sans qu'il soit nécessaire pour l'auteur de la souligner ou de l'explicitier.
- 27 Comme il s'agit d'événements historiques authentiques, le récit ne se perd pourtant jamais dans l'inconsistance. Des images d'une plasticité parfaite y foisonnent, et l'on a pu comparer la peinture – ou le tableau – que donne Ricarda Huch de la guerre de Trente Ans avec celle de Jacques Callot dans « Les misères de la guerre ». Callot est d'ailleurs un des rares Français, artistes ou hommes politiques, auquel Huch se soit intéressée.

- 28 La langue de Huch atteint dans ce livre un des sommets de son art et concourt à lui conférer son unité de ton. Celle des chroniques anciennes, celle de Luther et de Grimmelshausen, celle du baroque de cour et celle du peuple lui ont fourni une foule d'expressions et de tournures dont elle use avec bonheur. Les personnages, lorsqu'elle leur donne la parole, parlent vrai. Wallenstein, Bernhard von Weimar, Gustav-Adolf laissent éclater leur tempérament propre, leur individualité, à travers les mots qu'ils utilisent. Et cela vaut tout autant pour le simple curé de campagne ou l'artisan de la ville. Ainsi naît une certaine illusion historique, ainsi le style domestique ce que les matériaux ont de fougueux et d'intempestif.

Les sources sont des textes

- 29 Si le récit historique se construit dans la fidélité aux sources, il faut bien admettre aussi qu'il n'y a pas d'Histoire sans littérature, c'est-à-dire sans narration ou représentation des événements. Les sources aussi sont des textes, dont il ne faut pas perdre de vue la dimension littéraire. Il ne peut y avoir de séparation stricte entre Histoire et littérature. L'intuition et l'imagination sont aussi nécessaires que la connaissance des faits, si l'on veut faire revivre le passé pour qu'il serve de leçon au présent. Huch ne pense pas qu'il suffise d'aligner des bribes d'information que les chercheurs peuvent glaner ça et là, pour faire un récit. Il faut en trouver le sens, en forger un tout qui puisse renaître sous les passions et aux yeux des vivants.
- 30 «Der grosse Krieg in Deutschland» est, certes, une réaction au phénomène de décadence spirituelle du monde moderne. L'évocation d'un passé révolu peut être instructive par elle-même, car en histoire il n'y a pas de cassure. L'histoire « globale » que Huch envisage, suppose, dans la perspective hégélienne, une cohérence et une continuité du monde que seul l'historien intuitif, le poète, peut découvrir et décrire. Que le monde ou que l'histoire puissent être absurdes, voilà une idée qui ne l'effleure même pas. La tentation de l'absurde, du nihilisme, à laquelle elle reproche à l'époque moderne de succomber, est justement celle contre laquelle elle s'élève avec le plus de constance.
- 31 L'intuition ne saurait évidemment construire sur du vide, elle exige une profonde familiarité avec les événements, les personnalités, une analyse objective, afin de faire apparaître dans la reconstitution, la *Darstellung*, les motivations cachées, le processus obscur qui donne vie à l'histoire. Si l'historien est un visionnaire, l'intuition ne lui tombe pas du ciel, ce n'est pas une inspiration, et Polymnie n'est pas Clio. Comme le souligne Golo Mann dans sa belle étude sur Ricarda Huch : «Sie sah Geschichte; in den Dokumenten, den Chroniken und den Lebensbüchern erfasste sie das Wesentliche, schaute es an, gab es wieder, ohne lange danach zu fragen, warum es denn das Wesentliche sei⁸». Ce disant il ne fait que confirmer ce que Huch avait dit elle-même à propos des héros du Risorgimento et de la guerre de Trente Ans : «Ich suchte das Poetische in den geschichtlichen Vorgängen, also das Ewige⁹». Elle est convaincue que les vérités éternelles – car il y en a – tracent leur sillon à travers le cours de l'histoire, et que la vérité dite historique ne peut se trouver que dans le tout, chez le peuple et non pas les «Oberen Zehntausend».
- 32 Le véritable héros de ses écrits ou « romans » historiques, c'est donc le peuple, répétons-le. Sa représentation du passé est une conception alternative de la tradition allemande, à l'encontre de celle de l'historiographie officielle. Mais elle récuse aussi l'optique

socialiste, parce qu'il manque au socialisme cette unité intérieure, ce noyau autour duquel s'organise le tout. Le Saint Empire l'avait trouvé en la personne de l'empereur, et ce n'est pas la lutte des classes qui peut en occuper le trône devenu vacant. Pour justifier son point de vue, elle distingue très judicieusement entre une « liberté de la personne », qu'elle qualifie de « germanique » et qui trouve ses fondements dans l'unité organique d'une communauté, et une « liberté politique », appelée aussi « française » parce que née de la Révolution française, qui expose l'individu à l'arrogance des possédants et des détenteurs du pouvoir. L'interrogation nietzschéenne « Freiheit wovon und Freiheit wozu? » est évidemment sous-jacente à cette conception.

- 33 Il n'y a donc dans l'historiographie poétique huchienne aucune servilité possible vis-à-vis des faits. D'où l'orgueilleuse et étonnante distance qu'elle manifeste face aux conceptions des historiens de son temps. Elle les avait superbement ignorées à l'époque où elle écrivait ses ouvrages historiques romanesques. Ce n'est qu'après 1918 qu'elle va se sentir plus directement interpellée par une prise de position critique face à sa création.

Que le sens en surgisse

- 34 L'occasion de cette prise de position critique lui est fournie par une conférence de Ulrich von Wilamowicz, professeur à l'université de Berlin, faite le 16 décembre 1917 devant le Akademischer Hilfsbund¹⁰. Face aux horreurs de la guerre dont on commence à découvrir l'ampleur, il se demande si à l'avenir il se trouvera, à côté des nombreux chercheurs et fureteurs du détail auxquels il fallait s'attendre, un écrivain-poète capable d'en donner une image d'ensemble.

- 35 Il appelle donc de ses vœux une « saga de la grande guerre » en tant que mémoire vivante d'un peuple. Car il croit à la supériorité, *sub specie aeternitatis*, de cette forme de *Geschichtsmythisierung* sur l'historicisme rationaliste. Et de rappeler la continuité récente de cette histoire mythique dans les romans historiques d'écrivains comme Walter Scott, Willibald Alexis, le Suédois Werner von Heidenstam, ou encore Ricarda Huch.

Meine Freude war daher gross, dit-il, als Ricarda Huch, unsere vornehmste Dichterin, das Epos vom Dreissigjährigen Kriege in die Form Heidenstams kleidete. Sie gibt uns das Wesentliche, was der Deutsche sich aus jener furchtbaren Zeit einprägen soll¹¹.

- 36 Ricarda Huch, qui n'avait pas assisté à la conférence, eut connaissance du manuscrit dès avant sa publication, et elle réagit immédiatement. Dans une lettre écrite à Berne, où elle séjournait alors, elle avoue d'abord assez ingénument qu'elle ne connaît malheureusement pas Werner von Heidenstam¹². Puis elle ajoute qu'elle partage absolument avec Wilamowicz sa conception de l'historiographie, tout en ne souscrivant pas du tout à son patriotisme prussien.

Mir scheint, écrit-elle, es kommt aus einem richtigen Gefühl, dass Dichter und Historiker erst dann ein Ereignis behandeln, wenn es durch eine gewisse Zeitspanne von ihnen entfernt ist. In jedem Geschehnis ist ein inneres Ziel, das sich mit ihm entwickelt... Die Perle einer Fabel ist ihr Sinn. Ich habe verschiedene Schilderungen aus dem jetzigen Krieg gelesen, aber so reichhaltig sie auch an Tatsachen sind, ich kann sie nicht eigentlich ergreifend finden, weil kein tieferer Sinn dahinter steht. Ohne Konflikt ist nichts lebendig, ich meine ohne inneren Konflikt... Tatsachen an sich sind nichts, blosse Kieselsteine, und je mehr auffallende Tatsachen aneinandergereiht werden, desto mehr kommt es mir vor, als würden einem

Kieselsteine an den Kopf geworfen. Das Durchsichtige und von innen heraus Glühende macht den Edelstein¹³.

- 37 Le type de récit historique dont Huch se réclame ici, est aussi éloigné des conceptions positivistes de Ranke, ce pape de l'événement au ras du sol, que de la phobie du George-Kreis, par exemple, pour le positivisme scientifique. Des membres de ce cercle, qui courtoisaient Ricarda Huch, avaient commencé à écrire des « mythographies », tel le Frédéric II Barberousse de Ernst Kantorowicz. Huch, qui se méfiait des allures aristocratiques du George-Kreis et s'en est toujours tenue à distance, a récusé ces livres comme relevant de l'hagiographie et non pas de l'histoire. Elle avait compris que les faits historiques s'imposent aussi comme un absolu, mais que leur nécessaire présentation, donc interprétation, reste un processus éminemment subjectif et poétique.
- 38 La double problématique du roman historique s'est posée à Huch sans qu'elle cherche à la résoudre autrement qu'en écrivant, qu'en créant. Que ses « romans-tableaux » se situent en marge des lois du genre, ou ailleurs encore, lui est secondaire. L'artiste souverain qu'elle voulait être se crée ses modes d'expression propres, il est « original » et par là même vrai. Ses livres que la critique a rangés, pour la commodité de la chose, dans la catégorie du roman historique, transcendent les frontières entre histoire et littérature et lui permettent de forger les symboles qui expriment le sens qu'elle décèle derrière les événements.
- 39 La conception de l'histoire de Ricarda Huch a évolué, il est vrai, allant vers une imbrication plus consciente entre passé et présent, donc vers un engagement de l'auteur dans les conflits de son temps. Mais cette évolution s'est accompagnée d'un abandon progressif du genre romanesque au profit de l'essai¹⁴. Si la forme et l'habit changent, le but reste néanmoins le même : montrer le pourquoi des choses.
- 40 Qui du poète visionnaire ou de l'historien scientifique en est le plus capable ? Sans doute n'est-ce pas trop demander à l'historien d'être aussi quelque peu poète, c'est-à-dire créateur, et de voir derrière l'alignement des faits les forces en œuvre, éternelles ou passagères.
- 41 Surtout que le journaliste déjà, ce spécialiste du « au jour le jour », en entrevoit la nécessité lorsqu'il écrit à propos d'un récent procès, le plus long de l'après-guerre en France : « On attend de l'événement que le sens en surgisse¹⁵ ».

NOTES

1. R. Huch, *Frühling in der Schweiz*, Gesammelte Werke (G.W.) 11 : 168.
2. Après un premier mariage R. Huch divorcera pour se marier avec Richard, pour une pénible et insupportable cohabitation de quelques années.
3. In J.-V. Widman : *Briefwechsel mit Henriette Feuerbach und Ricarda Huch*, p. 216.
4. R. Huch, *Frühling in der Schweiz*, G.W. 11 : 161.
5. R. Huch, G.W. 1 : 14.
6. Parmi les sources historiques principales de R. zHuch il faut citer la *Erzgebirgische Kriegschronik* du Magister Christian Lehman, et les 12 volumes des *Annales Ferdinandi*,

1578-1626, du comte F.-Ch. Khevenhüller, à côté, bien sûr, de la *Geschichte des Dreissigjährigen Krieges* de Schiller et du *Simplizissimus* de Grimmelshausen.

7. R. Huch, *Geschichte und Gegenwart*, G.W. 11 : 445.

8. Golo Mann : *Ricarda Huch, in Der Friede und die Unruhestifter*, Frankfurt/Main 1973 : 20.

9. R. Huch, G.W. 5 : 824.

10. Le texte fut publié dans la *Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, 1918 : 12.

11. *Id.*, p. 374.

12. Heidenstam avait pourtant reçu le Prix Nobel de littérature en 1916 et son ouvrage sur les « Carolins », auquel Wilamowicz faisait allusion, était particulièrement bien connu. Cela confirme le fait que Huch n'a jamais cherché à s'inspirer d'une mode. «Sie ging ihren Königs weg allein», écrit son amie et biographe Marie Baum.

13. La correspondance entre Huch et Wilamowicz a été publiée pour la première fois et brièvement commentée par William M. Calder et A. Kosenina dans Ricarda Huch, *Studien zu ihrem Leben und Werk* 3, Braunschweig, 1991.

14. Il faut lire notamment ses essais *Entpersönlichung* (1921), *Deutsche Tradition* (1931) et *Geschichte und Gegenwart* (1932), où elle développe des idées qui sont déjà présentes en filigrane dans les œuvres romanesques antérieures.

15. F. Dufay : « Faut-il condamner Papon ? » in *Le Point*, n°1330, p. 52.

RÉSUMÉS

R. Huch fut la première femme allemande à obtenir le diplôme de doctorat en histoire. Devenue écrivain, son œuvre évoluera donc entre une double polarité : fiction et histoire. Poussée par une « nécessité intérieure » pour découvrir des formes d'existence qui répondent à son idéal, elle part à la rencontre d'un monde de héros auquel se raccrocher.

L'image qu'elle en présente dans ses récits «*Geschichten von Garibaldi*» et «*Der grosse Krieg in Deutschland*» découle autant d'une stricte documentation historique que d'une conviction intérieure quant à la vérité de ses personnages. Le processus créateur ici, c'est la poétisation d'une réalité donnée pour en saisir la finalité profonde. «*Herausdeuten*», et non pas «*hineindeuten*». Huch veut représenter les événements historiques dans des récits proches des anciennes épopées. Elle les qualifie de «*Darstellungen*», alors que le terme de roman n'apparaît que par la volonté de l'éditeur.

La description compatissante de destinées tragiques rend, certes, difficile la nécessaire distance de l'historien. Mais accumuler des faits ne sert cependant à rien, les faits en eux-mêmes ne sont que de simples cailloux, écrit-elle. Seul l'écrivain-poète lui semble capable de donner une image d'ensemble d'où surgisse le sens de l'Histoire. Huch avait compris que si les faits historiques s'imposent aussi à l'écrivain comme un absolu, leur nécessaire présentation reste un processus éminemment subjectif.

R. Huch war die erste Frau Deutschlands, die den Dokortitel in der Geschichtswissenschaft erhielt. Ihr Werk als Schriftstellerin reflektiert diese Vorliebe für Geschichte und entwickelt sich innerhalb einer doppelten Polarität: Dichtung und Wahrheit, die es zu versöhnen gilt. Durch eine «innere Notwendigkeit» gedrungen, sucht sie in der Geschichte eine Welt heldenhafter Persönlichkeiten, die ihrem Lebensideal entsprechen.

In ihren Werken «Geschichten von Garibaldi» und «Der grosse Krieg in Deutschland» entwirft sie uns das epische Bild einer vergangenen Zeit, das ebenso sehr auf einer festen historischen Dokumentation beruht, wie auf der inneren Überzeugung, die Helden in ihrer tieferen Wahrheit erfassen zu können. Der Schaffensprozess bedeutet hier Poetisierung objektiver Tatsachen, ein Verfahren des Herausdeutens und nicht des Hineindeutens. Huch stellt ihre historischen Dichtungen in die Nähe der alten, für das Volk geschriebenen Epen. Sie nennt sie «Darstellungen», die Bezeichnung «Roman» wurde allein vom Verleger hinzugefügt.

Gewiss, die mitfühlende Darstellung tragischer Schicksale erschwert die notwendige Distanzierung. Aber eine blosse Anhäufung von Tatsachen ist ihrerseits sinnlos, denn «Tatsachen an sich sind nichts, blosse Kieselsteine». Allein der Dichter vermag ein Gesamtbild zu entwerfen, aus dem der Sinn der Geschichte herausleuchten kann. Huch hat instinktmässig verstanden, dass die notwendige Darstellung und Interpretierung historischer Tatsachen, selbst wenn diese sich auch dem Dichter unbedingt aufzwingen, ein eminent subjektiver Vorgang bleibt.

Tatsachen an sich sind nichts, blosse
Kieselsteine...

AUTEUR

GEORGES UEBERSCHLAG

Professeur émérite